

galerie laurent godin



FLORENTINE & ALEXANDRE

LAMARCHE - OVIZE

Revue de presse

GALERIE LAURENT GODIN - 36 bis rue Eugène Oudiné, 75013 Paris
+33 1 42 71 10 66 www.laurentgodin.com info@laurentgodin.com

Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize **développent une œuvre narrative et décorative**

Il est avant tout question de dessin lorsqu'il s'agit d'évoquer le travail de ce tandem formé il y a dix ans et qui ne cesse depuis d'en explorer le champ des possibles, sur papier, tissu ou céramique. Il mêle le trait cisailé par la pratique de la gravure de Florentine, née en 1978, à celui, plus rond, d'Alexandre, né en 1980 et nourri par la culture du graffiti. Cette complémentarité leur a permis de développer une œuvre aussi protéiforme que narrative, entre art et arts décoratifs. Mais c'est lors d'un stage de céramique en Corée qu'ils s'emparent réellement de la question de l'objet usuel, avec le chandelier *Surtout* édité en 2016, auquel vient aujourd'hui s'ajouter un second, baptisé *Baribal & Varech*. « Depuis ce projet, nous adorons travailler autour de la frontière qui sépare un objet de son état sculptural, et tout ce qui induit la notion de décoratif. » Rien de surprenant donc à ce qu'ils interviennent sur le décor du futur salon de thé à la maison de Victor Hugo, qui rouvrira en 2020. Avant cela, ils seront à l'honneur dès la rentrée au Frac Normandie Caen, tout en rêvant d'une commande pour l'espace public.

lamarche-ovize.com

ALEXANDRE ET FLORENTINE

LAMARCHE-OVIZE dans leur atelier d'Aubervilliers. Posés à leurs côtés, leurs explorations sur la céramique que l'on retrouve à la galerie Lefebvre & Fils dont, plus petit et en arrière plan, le chandelier *Baribal & Varech* pour *We Do Not Work Alone*.



MA 1^{RE} FOIS

« Notre 1^{er} mural : il a scellé notre duo »

Alexandre et Florentine Lamarche-Ovize, artistes



Alexandre
et Florentine
Lamarche-Ovize.
Œuvre : *Hyacinthe*,
2018. Techniques
mixtes, mural,
10 x 3 m. Vue
de l'exposition,
galerie Aero-
plastics, Bruxelles
© Aeroplastics
& H-V Studioa

« Notre premier mural date de 2006. Nous l'avons réalisé au Point Éphémère, à Paris, où Florentine était en résidence, dans le cadre d'une exposition conçue avec l'artiste Sarah Tritz. Le dessin occupait tout un mur de l'espace d'exposition situé au rez-de-chaussée. L'endroit était caractérisé par des contraintes architecturales fortes : une grande baie vitrée donnait sur le canal et un énorme escalier occupait le centre de la salle ! Pas évident au premier abord. Le lieu d'expo a joué comme un catalyseur pour la construction du projet. Nous nous sommes appuyés sur ses propriétés plastiques. Le mural dessiné à l'encre noire était en fait la représentation morcelée du grand escalier, sur laquelle étaient marouflées des sérigraphies sur papier rouge fluo, des vues de l'espace imprimées. C'était tautologique. La répétition d'une même image de manière différente, comme un motif, qui est devenu central dans notre travail.

Ce mural était fortement imprégné du contexte. À l'époque, la volonté de répondre à l'espace structurait nos propositions, notre fil narratif. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, ou plus de la même façon. Nos pièces sont autonomes. Mais ce mural reste important pour nous à deux titres : il a marqué le début de notre collaboration à Florentine et à moi. Il a décidé de notre duo d'artistes. C'est aussi le premier d'une longue série. Beaucoup d'autres, plus ou moins grands, au fusain souvent, ont suivi, à l'Urdla à Villeurbanne, au parc Saint-Léger à Pougues-les-Eaux, au Grand Café à Saint-Nazaire ou dans un restaurant à Valence en Espagne très récemment. Nous aimons faire des muraux pour plein de raisons : l'aspect éphémère, le changement d'échelle, la transposition du trait, le rapport au corps, l'image qui englobe, la circulation de l'œil... Tour à tour décor, fenêtre, paysage, le dessin mural ancre aussi un temps, celui de l'exposition et de son contexte. » ■

Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize travaillent ensemble depuis 2006. Le dessin est au centre de leur pratique. Décliné sur tous les supports possibles – papier, céramique, carton, mur... –, il se nourrit aussi bien du quotidien, des rencontres et des voyages du duo que des personnages qui balisent leur travail : William Morris, Elisée Reclus, Rosa Bonheur... Les deux artistes bénéficieront d'une exposition personnelle au Drawing Lab à Paris en octobre 2019.

Artistes

FLORENTINE & ALEXANDRE LAMARCHE-OVIZE, LA PUISSANCE DU RÉCIT

L'exposition personnelle du couple d'artistes au Frac Normandie Caen célèbre l'animalité et le compagnonnage entre les espèces.

CAEN. Formés à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon et à celle de Paris, Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize (nés en 1978 et 1980) travaillent en duo depuis bientôt quinze ans. Cette collaboration, entamée presque fortuitement à l'occasion d'une exposition au Point éphémère, à Paris, en 2006, ne cesse depuis d'étendre ses ramifications, de se densifier. Le rôle de chacun est nettement défini : à charge pour Florentine de tenir des carnets de dessin, véritable matrice de leur travail, et de tisser des motifs, quand Alexandre se préoccupe davantage de composition et de changement d'échelle. L'œuvre qui en résulte ne se résume toutefois pas à la somme de deux univers. Non, naît de cette collaboration un territoire neuf, un territoire où chacun repousse ses limites, un territoire intime, aussi.

Ce territoire commun prend racine dans leur atelier, situé à l'entresol de la maison familiale d'Aubervilliers. Un lieu qui assure aux artistes leur indépendance, puisqu'il abrite, outre le matériel traditionnel, un four à céramique ainsi qu'une table à sérigraphie, deux outils nécessaires à l'exécution de nombre de leurs pièces. Les Lamarche-Ovize s'intéressent en effet à une large variété de médiums. Ils mêlent gouache, dessin, sérigraphie, céramique, impression sur textile, par-delà les frontières entre les arts « majeurs », les arts décoratifs et l'artisanat, créant aussi des objets usuels – certains produits en série limitée, à l'exemple de deux chandeliers édités par We do not work alone. Ce refus des hiérarchies transparait également dans la variété de leurs sources d'inspiration tant littéraires que visuelles : du peintre suédois Carl Larsson (1853-1919) à l'auteur de bande dessinée Blutch (né en 1967) en passant par la céramiste Betty Woodman (1930-2018) ou le géographe anarchiste Élisée Reclus

(1830-1905). Sans oublier William Morris (1834-1896), figure tutélaire des Lamarche-Ovize et pionnier des Arts and Crafts, qui, dans ses écrits et ses propres réalisations, promeut l'autonomie des artisans, la défense des savoir-faire, associées à l'idéal d'une vie harmonieuse et égalitaire, en réaction à une société industrielle par définition déshumanisante.

L'exploration de « différentes grammairies graphiques » a donné naissance à une « écriture », composée de thèmes végétaux et animaux, de paysages, d'emprunts à l'histoire de l'art ou à la culture populaire.

GRAMMAIRES GRAPHIQUES

Le dessin constitue le cœur de l'art de Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize. L'exploration de « différentes grammairies graphiques » – dessin narratif, motif décoratif, etc. – a donné naissance à une « écriture », composée de thèmes végétaux (fleurs, plantes vertes ou aquatiques, fruits) et animaux (chiens, ours, élans), de paysages, d'emprunts à l'histoire de l'art ou à la culture populaire, ainsi que de croquis du quotidien. Agrandis, collés, échantillonnés et superposés, ils envahissent l'espace de la feuille, du lé de papier peint, du pan de tissu ou de la céramique. L'exposition au Frac Normandie Caen prouve la capacité du duo à mettre en scène cette production qui, au premier regard, pourrait sembler disparate. À l'origine du projet, le désir de rendre hommage à Tomi Ungerer (1931-2019), dessinateur génial et prolifique, en s'inspirant d'un de ses livres pour enfants, *Rufus*. L'album conte les aventures d'une chauve-souris qui découvre un monde diurne empli de



Vues de l'exposition « Rufus ».
Courtesy des artistes, galerie Lefevre et fils
© Marc Damage

couleurs mais violent, sauvé par son amitié avec un aimable scientifique. Cette idée de compagnonnage entre les espèces a été nourrie par diverses lectures, dont *Le Parti pris des animaux* de Jean-Christophe Bailly (Christian Bourgois éditeur, 2013) et surtout *Manifeste des espèces de compagnie* de Donna Haraway (Éditions de l'Éclat, 2010). La chauve-souris et la pieuvre, choisies pour leurs extraordinaires capacités physiologiques et leur empreinte dans l'imaginaire des hommes, rejoignent ainsi chien, chat et âne dans un fabuleux bestiaire.

ANIMALITÉS

Les œuvres, pour la plupart spécialement réalisées pour l'événement, ponctuent un parcours en cul-de-sac. Avec intelligence, les artistes ont contourné cette contrainte en concevant une exposition faite pour être vue dans un sens puis dans l'autre. À la manière de Rufus survolant le monde, le spectateur pénètre par une porte ornée d'un mural au fusain dans un premier espace rythmé par une série de socles monumentaux et architecturés qui suggèrent les toits d'une ville. Y sont présentés portraits

d'animaux au pastel gras encadrés de céramiques, cache-pots et lampes. Ça et là sont placées des assises en carreaux de céramique moulés dans leur atelier et sur lesquelles le visiteur est invité à se reposer. Un large rideau, imprimé d'un croquis agrandi du gouffre de Padirac aux couleurs puisées dans le chromatisme des comics publiés par Marvel, évoque la cape d'un superhéros ou le décor d'un théâtre. La seconde partie du parcours comprend un autre mural, inspiré des *yōkai*, ces créatures du folklore japonais malicieuses ou malfaisantes, dans lequel la bête est abordée selon un registre plus sombre.

Le chien et la pieuvre investissent *Les Cartouches sauvages*, grandes compositions à l'arrière-plan saturé. Ornées d'un cartouche laissé vierge, elles sont le signe que l'obsession humaine de la dénomination, et par-là même de la classification des espèces, est parfaitement ignorée du monde sauvage. Directement au sol sont disposées des céramiques tournées à Saint-Amand-en-Puisaye et émaillées de motifs végétaux, à mi-chemin entre la silhouette et les pions d'un jeu d'échecs. Enfin, *Les 4 Éléments (dinosaure)*, un dessin de 2017, clôt l'exposition, en même temps qu'il ouvre la déambulation inverse, par la vision d'une

bestialité primitive et fantasmée. Sur le chemin de la sortie, on croise Batman – l'homme chauve-souris, faut-il le rappeler – et les tréfonds de quelque caverne sombre et humide.

INGÉNOSITÉ

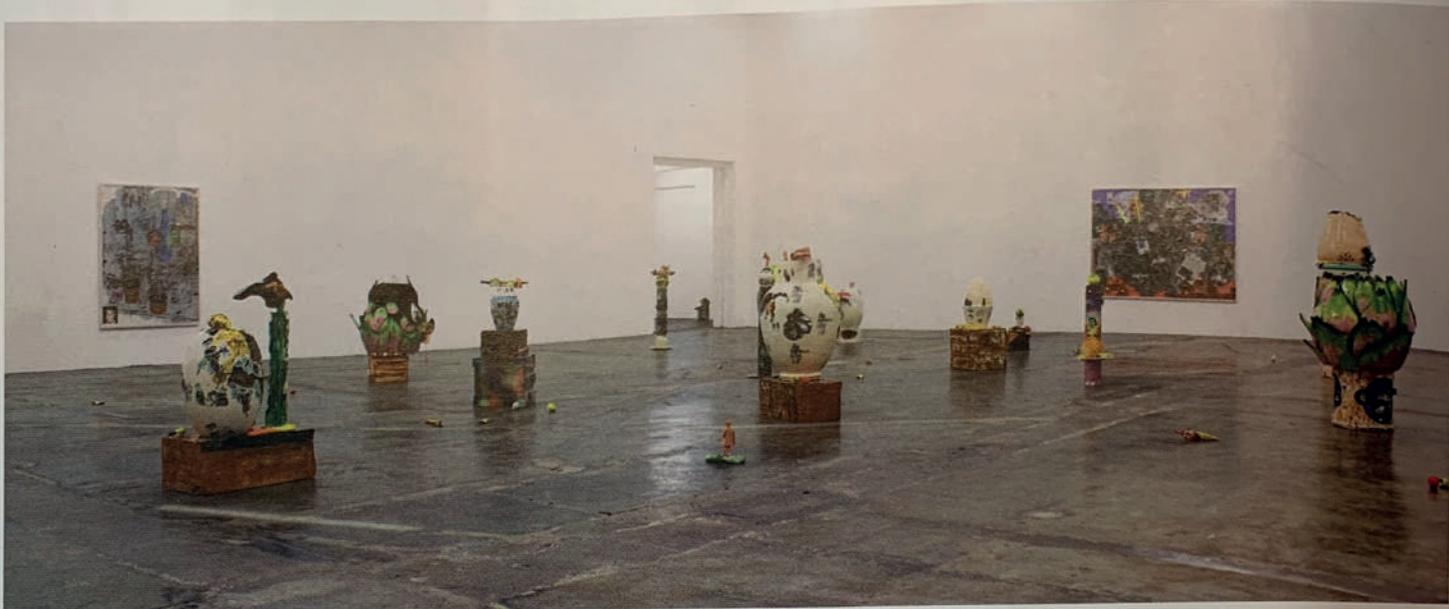
Après leur *solo show* au Drawing Lab (commissariat de Solenn Morel), à Paris, cet hiver, Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize approfondissent ici leurs réflexions sur les rapports entre animalité, domesticité et nature, et introduisent des pratiques nouvelles telles que le pastel gras et la céramique tournée. Ils inventent en outre d'autres effets de matière, dimension chère à leurs yeux, entre l'extrême brillance de certaines pièces (série *Le Gouffre, les chiens, etc.* ; *Ceramic Dolls* ; les assises) et la matité sèche des sérigraphies et des dessins monumentaux. L'ingéniosité, enfin, avec laquelle ils prennent possession du lieu achève de donner à l'exposition la puissance d'un véritable récit.

CAMILLE VIEVILLE

« Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize. Rufus », 18 janvier-24 mai 2020, Frac Normandie Caen, 7 bis, rue Neuve Bourg l'Abbé, 14000 Caen, fracnormandiecaen.fr

Lamarche-Ovize dans leur jardin d'hiver

Par Sabrina Silamo



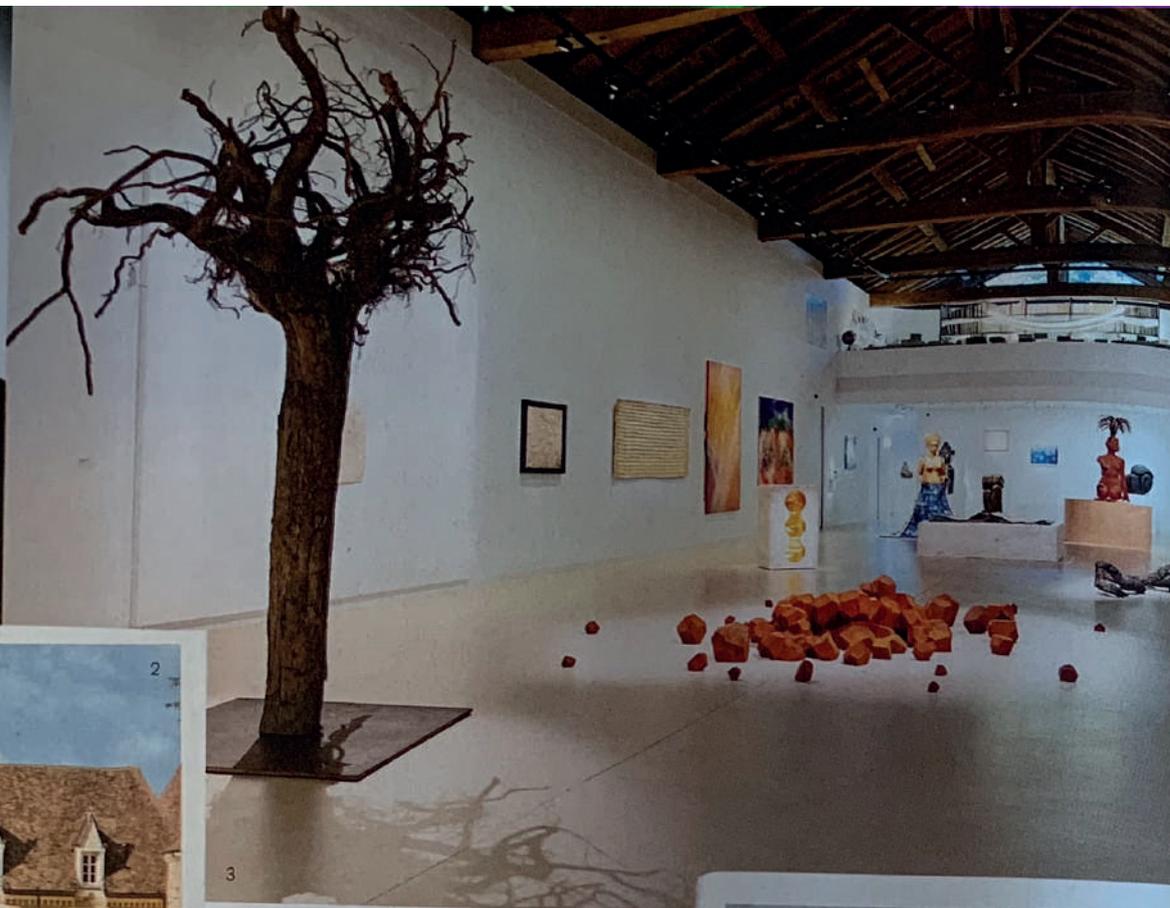
Ce couple d'artistes français crée des installations narratives où les récits s'entremêlent. Leurs œuvres hybrides – sculptures en céramique, dessins, gouaches, aquarelles... – puisent leur inspiration dans le cinéma, la littérature ou la bande dessinée. À découvrir à Alfortville (94).

À l'extrémité gauche de la table, Paul Verlaine et Arthur Rimbaud. Figés pour l'éternité avec d'autres Vilains bonshommes, ces poètes amoureux de « l'art pour l'art », qui se réunirent de 1869 à 1872, ont été immortalisés par Henri Fantin-Latour, en 1872, dans un tableau intitulé *Un coin de table*. Cette peinture, conservée au musée d'Orsay, Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize la réinterprètent en une série de pièces en céramique créées en décembre 2018 lors d'une résidence dans les studios Blue Roof de Los Angeles. Les deux plasticiens, qui vivent et travaillent ensemble depuis 2006, sont connus pour leurs installations foisonnantes, qui mêlent à la fois sculptures, peintures, dessins, photographies... Car fidèles à la pensée de William Morris, le fondateur du mouvement Arts & Crafts dans les années 1860, ils refusent de distinguer art et artisanat et assemblent des œuvres qui s'équilibrent, se répondent ou se transforment en fonction des médiums utilisés. Toutes forment des balises qui ponctuent des histoires nourries de culture pop, de littérature, de cinéma ou d'histoire de l'art comme le laissent deviner les titres de leurs expositions, de « Nos paradis perdus » à « Nouvelles de Veracruz ». Cette fois, comme Fantin-Latour rendant hommage aux hommes de lettres du mouvement parnassien, Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize ont décidé de saluer les artistes ayant jalonné leur parcours à travers des céramiques qui « seront comme des cultures pour cultiver nos maîtres au quotidien, un jardin d'hiver du XIX^e siècle ». Ces pièces inédites symbolisent les fleurs sauvages d'Élisée Reclus (considéré comme l'un des premiers écologistes), *La Vague* de Gustave Courbet ou *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo. Hormis ces trois fortes personnalités très engagées dans l'insurrection de la Commune de Paris, figurent aussi, dans leur panthéon, le sculpteur animalier Antoine-Louis Barye ou l'Américaine Shirley Jaffe dont ils admirent « l'abstraction singulière ». Autant de collages et de détournements accompagnés de trois tableaux monumentaux, réalisés à partir d'éléments floraux. 10

Parfait exemple du caractère hybride des œuvres du couple Lamarche-Ovize, l'installation *Pop Columns and Dream Collages*, à la galerie Luis Adelantado en 2016, à Mexico.

« ISABELLA ET LE POT DE BASILIC ». À La Traverse-Centre d'art contemporain, 9, rue Traversière, Alfortville (94), du 14 février au 9 mars. Cac-latraverse.com

Et aussi : « DES FLEURS POUR FANTIN-LATOUR ». À la foire Untitled, galerie Lefebvre et fils (Paris), à San Francisco, jusqu'au 20 janvier. Untitledartfairs.com/san-francisco



2

3

À la laiterie du Domaine des Étangs, en Charente (2), Hervé Mikaeloff (1) a choisi l'exposition « La Lumière des mondes ». Au premier plan à gauche: *The Fall* (« la chute »), 2017, de Kris Martin (3)

Exposition « Élisée, une biographie », d'Alexandre et Florentine Lamarche-Ovize, au Drawing Hotel (4), sous le commissariat de Solenn Morel (5, au centre).



4

5



Les commissaires d'exposition, nouveaux maîtres D'HÔTEL.

MUSÉES, GALERIES, SALONS ET FOIRES SONT LES TERRAINS DE JEU DES CURATEURS. MAIS, DEPUIS UNE DIZAINE D'ANNÉES, ILS SONT SOLlicitÉS PAR L'HÔTELLERIE DE LUXE. UN GAGE DE SÉRIEUX POUR LES ARTISTES EXPOSÉS ET D'ATTRAIT POUR LES CLIENTS AMATEURS D'ART.

Texte Roxana AZIMI

AU SOUS-SOL DU DRAWING HOTEL, UN BOUTIQUE HOTEL PRÈS DU PALAIS-ROYAL, À PARIS, C'EST PRESQUE LA FORÊT VIERGE. Le duo Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize a dessiné, peint, sérigraphié ou sculpté des montagnes, des ruisseaux, des arbres et des fleurs sur le sol, les murs et le plafond, plongeant le visiteur dans un univers foisonnant et chamarré. Une œuvre inaugurée mi-octobre, à l'occasion de la FIAC, sous le commissariat de Solenn Morel, la directrice du centre d'art contemporain Les Capucins, à Embrun (Hautes-Alpes). Au même moment, rue de la Paix, la curatrice Constance Breton dévoilait le travail de l'artiste berlinois Gregor Hildebrandt, à qui elle a donné carte blanche au sein du Park Hyatt. Pendant la FIAC, l'Hôtel Normandy, dans le 1^{er} arrondissement de Paris, a organisé un salon dans deux de ses étages, ouvert ses chambres à des galeries pointues. Si l'art a depuis longtemps ses entrées dans l'hôtellerie de luxe, le plus connu des exemples étant La Colombe d'Or, à Saint-Paul-de-Vence, dans les Alpes-Maritimes, par le biais de commandes ou d'achats venant égayer un lobby ou personnaliser des suites, le recours à des curateurs professionnels est plus récent. Il ne s'agit plus d'habiller l'espace, mais de l'habiter, avec des expositions de qualité. Car la concurrence est rude : en dix ans, le nombre de chambres haut de gamme a quasiment doublé dans la capitale. Il faut rivaliser d'inventivité pour se démarquer et attirer les clients de haut vol, dont beaucoup, amateurs d'art, se rendent à Paris à l'occasion des grands événements, comme la FIAC, qui s'est achevée le 20 octobre, ou Paris Photo, qui débute le 7 novembre. Pour la directrice du Drawing Hotel, Carine Tissot, le premier mérite des commissaires d'exposition est de venir de l'extérieur : « En tant que membre de l'équipe de l'hôtel, on connaît trop bien l'espace, on aurait tendance à enfermer les artistes, confie-t-elle. Un commissaire permet au contraire d'élargir son champ d'intervention. » Elle le sait, organiser une exposition, c'est un métier. Garance Primat l'a vite compris elle aussi quand, en 2018, elle a voulu exploiter l'espace de la laiterie du Domaine des Étangs, un hôtel cinq étoiles qu'elle dirige à ∞∞

HIPPOCAMPE

Les produits fatals

Par Camille Paulhan

«Delphine Reist & Laurent Faulon. Les produits fatals»
La BF15 (Lyon) et CAP Saint-Fons
jusqu'au 17 janvier 2015

ART CONTEMPORAIN

Je ne sais si un quelconque critique d'art a inventé le concept d'art locavore (qui se nourrit de produits locaux, donc), mais je crois que celui-ci pourrait bien adhérer à la dernière exposition de Delphine Reist et de Laurent Faulon au CAP Saint-Fons. Contrairement à la seconde partie de l'exposition à la BF15, dans laquelle sont présentés des objets manufacturés-type d'un univers de consommation globalisée, le centre d'art accueille des œuvres essentiellement réalisées à partir de matières premières issues de la Vallée de la chimie. S'y côtoient

des pochoirs d'enjoliveurs, des spirales de pneus, et une étonnante série de tubes d'une vingtaine de mètres de long, qui gardent les marques des épaules de leurs porteurs les ayant escortés depuis l'entreprise «Kem One» de Saint-Fons jusqu'au CAP, dans une étrange procession (dé)ritualisée. Au vernissage, une petite foule enthousiaste et patiente attendit de déguster un expérimental gigot cuit – à point – pendant sept heures à la seule énergie des gaz d'échappement d'une voiture.

À la BF15, l'espace est bien différent, entièrement engorgé par des gondoles de supermarché; certains des objets qui y sont disposés, sacs de sport, pâtisseries ambiguës aux saveurs rances ou encore aspirateurs se mettent en marche par intermittence comme des machines célibataires. Un (faux)

dispositif de vidéo-surveillance, des cartels en forme d'étiquettes de supermarché discount viennent ajouter à l'inquiétude d'objets inanimés qui se meuvent soudain par un cardage et un contrôle bien mécaniques. Le «produit fatal» qui donne son titre à l'exposition serait ce qui dans l'industrie chimique désigne un sous-produit apparaissant lors de la fabrication d'un produit principal; on pourrait sans doute dire, et c'est là toute sa qualité, que l'œuvre de Laurent Faulon et Delphine Reist entartre plus qu'elle n'épure. Les deux artistes proposent bien un art de la sécrétion ou du résidu, qu'il s'agisse de la graisse de moteur, des pochoirs à la bombe comme des traces de cambouis ou du silicone noir d'aspect gluant. Voilà qui ne peut que réjouir, au vu de l'hygiénisme ambiant. §

Recyclage artistique d'objets perdus

Comment les objets questionnent
sur le statut de l'œuvre d'art.
se demandent Reist et Faulon...

Depuis plus de dix années, Delphine Reist et Laurent Faulon travaillent à mettre à nu la production et les systèmes de conditionnement qu'elle engendre dans des lieux emblématiques du changement de paradigme qui régit une société où le néolibéralisme, la plus grande idéologie depuis la réforme, règne sans partage.

Le centre d'art de Saint-Fons et la BF15, une galerie associative à la programmation très exigeante, leur ont permis de réaliser un projet commun, une opportunité plutôt rare en France. L'ensemble de l'opération se trouve réuni sous l'énoncé « Produits fatals », qui sert à nommer les produits ratés du fait de la mise en route ou de l'arrêt d'une production à la chaîne. Ils répondent toujours d'un intérêt pour les lieux où ils sont invités à intervenir, non pas pour en faire l'illustration ou la représentation factice, mais par un retour sur le réel banal de l'usage qui interroge cette multiplication absurde de l'offre en même temps que la production esthétique des œuvres d'art. À la BF15, Reist et Faulon s'attachent à mettre en œuvre une présentation display d'un magasin discount. Les objets, en même temps qu'ils sont déjà obsolètes, sont présentés dans une sorte d'état intermédiaire recouverts de silicone ou mus par des moteurs comme autant d'automates. L'inquiétant familier œuvre sur ces produits fantômes et mutants tellement usés par les flux absurdes qui les conditionnent. Et cela va jusqu'à l'apothéose des débordements en mousse expansée offrant un paysage dévasté qui n'a plus rien à craindre. Peut-être également une sorte de libération vis-à-vis d'une tradition du travail genré (1). Autre situation, au milieu de la vallée de la chimie, le centre d'art de Saint-Fons. Ils ouvrent largement le bâtiment aux visiteurs, des lieux de stockage aux réserves de l'artothèque, jusqu'aux lieux de vie, qui n'apparaissent plus tel l'envers du décor mais participent à l'activation de cet espace transformé en laboratoire où les artistes permettent aux objets, collectés auprès des habitants, de la voirie et d'une usine voisine, de se recomposer une nouvelle existence. Une guirlande et des masques sur des piques posés comme les restes d'un carnaval rappellent que ce qui importe avant tout aux artistes est de mettre en place une sorte de sculpture sociale. ●

Paris-1^{er}
**AUX CHAMPS,
ÉLISÉE**

Drawing Lab
Jusqu'au 9 janvier 2020

Plus d'un siècle après la mort du géographe visionnaire, communiste anarchiste et pionnier de l'écologie Élisée Reclus (1830-1905), le duo de plasticiens Alexandre et Florentine Lamarche-Ovize, invités au Drawing Lab par la commissaire indépendante Solenn Morel, lui rend hommage en créant une installation immersive inédite. Celle-ci, par le biais de dessins foisonnants, de peintures hautes en couleur, de céramiques flottantes et d'assises poétiques figurant des motifs naturels tels que montagnes et cascades d'eau, nous plonge dans un concentré de paysage, réconciliant le fragment et l'universel. Fidèles à l'esprit aventureux de ce touche-à-tout talentueux qu'était Reclus, parti de sa Gironde natale pour voyager à travers le monde (Italie, Algérie, États-Unis, Canada, puis Brésil, Uruguay et Argentine...) afin de dresser des cartographies embrassant toute la diversité de la nature, perçue telle une réalité vivante et sociale, les deux plasticiens nous invitent à une promenade géographique et artistique où il fait bon vivre. Éprouvant et contemplant tantôt une brume lumineuse, tantôt l'empreinte des dents sur une pomme croquée ou encore une mangrove aux entrelacs fascinants. Passé le portrait d'Élisée en guise d'introduction, le circuit donne à voir, à hauteur d'homme, sans jamais surplomber son sujet (la célébration de la richesse du monde), une amplitude plastique très diversifiée, fusionnant sans hiérarchie art et artisanat, qui est tout à fait raccord avec la pensée libertaire, ouverte sur les autres et sans frontières, du fort attachant Reclus, par ailleurs ami de William Morris, fondateur du mouvement Arts and Crafts.

— VINCENT DELAURY

• «Élisée, une biographie, Alexandre & Florentine Lamarche-Ovize»,
Drawing Lab, 17, rue de Richelieu, Paris-1^{er}, www.drawinglabparis.com

Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, *Élisée, une géographie
(Pyrénées)*, techniques mixtes, 80 x 90 cm © Collection particulière, Paris.



La fontaine Lamarche-Ovize

© D.R.



Europe à la plage, un projet du duo de céramistes Lamarche-Ovize.

L'embellissement du rond-point de la place de l'Europe – Simone-Weil, à Paris, a récemment fait l'objet d'une commande publique. Avec un projet dont la spécificité tient notamment à sa structure en céramique ornée de fresques, Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize sont arrivés vice-lauréats.

Les Lamarche-Ovize ont choisi de faire du rond-point le support d'une tribune. Nous sommes place de l'Europe – Simone-Weil, au-dessus des voies de la gare Saint-Lazare, un lieu animé par les allées et venues des voyageurs et des trains,

où les noms des rues parlent de villes aussi variées que Liège et Madrid, l'Europe étant synonyme de construction et d'échanges. Florentine Lamarche et Alexandre Ovize ont ainsi désiré transformer le rond-point en agora symbolique,

cette place publique qui, dans l'Antiquité, servait aux débats entre les citoyens, car leur travail est nourri de références à l'Europe, mais aussi à l'histoire de ce qui est l'un des hauts lieux de l'impressionnisme : Manet avait là son atelier, Caillebotte l'a pris pour sujet de deux de ses toiles et la gare était, pour les peintres, le sujet moderne par excellence.

Des histoires de faïence

Pour faire se rencontrer toutes ces références, les deux céramistes ont réalisé à la main des fresques sur les différents éléments de faïence. La crédence, autour du rond-point, reçoit ainsi des fleurs de nymphéas, des chapeaux hauts-de-forme ainsi que des feuilles de chêne telles qu'on en voit dans les tableaux de Manet. Un podium se tient à l'intérieur du cercle, légèrement décentré. Sur l'une de ses faces, le mythe de l'enlèvement d'Europe (celui du Titien) est

évoqué par un paysage marin. Les joints des carreaux de faïence ont fait office de repères pour la mise au carreau des dessins originaux. Un vase en faïence, également peint à la main, lui sert de contrepoint – on y perçoit les jambes d'Europe. Sept mâts sont surmontés de mains dont le doigt pointé désigne la direction de différents pays européens.

Un carrousel de céramique

Cernes noirs et crayonnés de couleur rendent la présence du dessin particulièrement sensible. Il faut aussi noter ces formes de grès émaillé, plates, qui affectent la silhouette de l'objet dessiné à leur surface : trognon de pomme, main, panache de fumée jaune. Il s'agissait en effet, pour le duo, de faire de la céramique un espace de rencontre entre les histoires du lieu. La crédence, le podium et le vase y constituent comme un livre ouvert. Le dessin y est lisible grâce au jeu du noir et des couleurs sur la faïence blanche, mais aussi grâce à ces formes découpées où la faïence devient dessin dans l'espace. Par le truchement de la céramique, le dessin gagne une troisième dimension, non sans humour d'ailleurs. Espacés les uns des autres, les différents éléments se déploient comme un carrousel joyeux et coloré. Le passant y lit des morceaux d'histoires, y reconnaît des références, sans que son œil soit attiré par un centre. Le regard va ainsi du podium au vase, du vase aux mains, de l'intérieur à l'extérieur, et inversement, mimant ainsi l'intense circulation des lieux. ■

ANNE MALHERBE



Fresques et crédences en faïence décorées et émaillées à la main, inspirées de la flore présente dans les peintures de Manet, des nymphéas de Monet et des premiers déplacements des Franciliens depuis la gare Saint-Lazare vers les plages normandes.

Notes, jusqu'au 25 mai, Lefebvre & Fils, 24, rue du Bac, Paris 7^e.
Tél. : 01 42 61 18 40. www.lefebvre-et-fils.fr



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, Suite (Tome 1), impression pigmentaire et gouache, édition originale, 60 x 45 cm © Galerie 8+4, Bernard Chauveau -2

FLORENTINE ET ALEXANDRE LAMARCHE-OVIZE

Élisée, une biographie

DU 13 OCTOBRE 2019 AU 9 JANVIER 2020

Élisée, c'est Élisée Reclus, le géographe libertaire, l'écrivain visionnaire, l'anarchiste voyageur, le pédagogue communal. Il a écrit toute sa vie le singulier pour parler de l'autre, de tous les autres, de l'universel. Sa vie s'est écrite en marchant, en voyageant beaucoup, en nourrissant de nombreuses amitiés de par le monde, avec des savants comme des poètes. Elle fut riche, dense, remplie d'images et de notes, de cartes et de livres, de pensées diffuses et concentrées. La nature y tient une place prépondérante, car c'est là que tout commence. En l'observant attentivement et intuitivement, l'auteur a entrepris de l'étudier et par la même tout ceux qui l'habitent et la modèlent. Dans son oeuvre, elle apparait comme une réalité vivante et sociale, vision profondément originale en cette fin du 19ème.



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, Suite (Tome 1), impression pigmentaire et gouache, édition originale, 60 x 45 cm © Galerie 8+4, Bernard Chauveau -3

ment, un monde grand et multiple dans lequel les formes et les styles cohabitent en harmonie. Parce que leur art est né de la rencontre, il ne cesse depuis d'être tourné vers le dehors, vers les autres. Ils engagent régulièrement de nouvelles collaborations avec des artistes et des artisans aux savoir-faire spécifiques. Ils revendiquent une filiation au mouvement Arts and Crafts, fondé par William Morris, contemporain et ami d'Élisée Reclus, militant pour la réconciliation des arts dits mineurs et des arts dits intellectuels. L'art, le travail ne sont pas à côté de la vie. Les objets du couple s'y inscrivent également. On vit avec. Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize réalisent ainsi des lampes, des assises, des assiettes, des vases ainsi que des dessins et des toiles à l'échelle du domestique. Dans le même esprit, leurs expositions sont des espaces à vivre, à éprouver plus qu'à contempler. Ils dessinent le monde comme Élisée Reclus entendait nous le faire connaître : foisonnant de détails, de couleurs, d'impressions sensibles superposées à des descriptions précises de morceaux de nature.

DUPLICATION



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, Coiffe (Vue d'atelier), Faïence, 30 x 20 x 5 cm © Courtoisie des artistes

L'exposition *Élisée*, une biographie, entend reconstituer un concentré de paysage, réconciliant l'absolu et le fragment. Le sol, les murs, le plafond sont investis. Le visiteur est entouré, partout des fleurs, du ciel, des montagnes, des ruisseaux, des arbres. Ils sont dessinés, peints, sérigraphies, imprimés. Des assises en céramique, ainsi qu'en liège et en feutre issues d'une collaboration avec le designer Romain Guillet, ponctuent le parcours comme autant d'espaces et temps de repos potentiels. Le visiteur est libre de s'arrêter, d'observer le paysage qui se présente à lui, mais aussi de lire ou rêver à tout autre chose. Cette expérience immersive n'est pas sans rappeler, le projet ultime du géographe pour l'Exposition Universelle de 1900 : un globe terrestre de près de 200 mètres de diamètre, dans lequel les continents et les océans auraient été reproduits à échelle 1/100 000. «Nous assisterons ainsi à toutes les manifestations de la vie sur terre, dont nous parcourons du regard les étendues. Nous la verrons s'animer, se transformer et l'harmonie se fera dans notre imagination entre la terre, ses phénomènes de toute nature, ses plantes et ses habitants.¹» Cette imagination qui agit au cœur de toute expérience artistique est ici plus que jamais sollicitée. Elle met en contact, elle réunit ce qui est séparé. *Élisée*, une biographie, est un de ces mondes en mouvement, son foisonnement introduit une liberté inépuisable de liai-

Solenn Morel, commissaire de l'exposition



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, *Elisée, une biographie*, techniques mixtes, 110 x 150 cm ©
Collection particulière, Paris

BIOGRAPHIE DE SOLENN MOREL, COMMISSAIRE, DE L'EXPOSITION :

Solenn Morel, née en 1977, est directrice du centre d'art contemporain Les Capucins à Embrun depuis octobre 2012. Elle poursuit parallèlement ses activités en tant que commissaire indépendante. Après avoir rejoint en 2001 Glassbox, un collectif et un espace d'exposition indépendant parisien, elle assure différentes missions au sein d'institutions, le Palais de Tokyo à Paris, le centre d'art contemporain l'Abbaye Saint-André à Meymac et la Drac Ile-de-France notamment. Elle est en 2008-2009, commissaire invitée à La Box, à Bourges. Elle y conçoit un cycle de quatre expositions et de performances intitulé Concept Aventure suivi de l'édition d'un magazine. En 2009-2010, elle assure la direction artistique du centre d'art, La Tôlerie, à Clermont-Ferrand. Elle propose un programme d'expositions et de performances *Derrière les panneaux, il y a des hommes*, qui réunit des œuvres conçues spécialement pour cette ancienne friche industrielle. Depuis 2017, elle assure régulièrement le commissariat d'expositions monographiques à OÙ, à Marseille. En 2019, elle est la directrice artistique de la résidence des Ateliers des Arques.



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, Elisée, une géographie (Île de Trébéron), techniques mixtes, 80 x 90 cm © Collection Bodet-Lamarche, Orsay



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, Elisée, une géographie (Pau), techniques mixtes, 80 x 90 cm © Collection particulière, Paris

AUTOUR DE L'EXPOSITION :

À l'occasion des expositions, le centre organise de nombreux événements complémentaires pour découvrir et approfondir la réflexion autour du dessin contemporain :

- Vernissage de l'exposition : le samedi 12 octobre de 16h à 21h
- Talks autour de l'exposition :

le mercredi 13 novembre à 19h : Entretien entre Christine Phal, directrice et fondatrice du Drawing Lab Paris et Solenn Morel, commissaire de l'exposition

le mercredi 11 décembre à 19h : Entretien avec Thomas Giraud, auteur du livre Elisée, avant les ruisseaux et les montagnes

- Stage de découverte des techniques de dessins employés par les artistes exposés au Drawing Lab pour les enfants de 6 à 12 ans : les 29, 30 et 31 octobre de 11h à 13h

- Ateliers à destination des groupes scolaires et des enfants : les ateliers Drawing Kids

Après une visite commentée de l'exposition par un médiateur, est organisé un atelier éducatif et ludique autour du propos traité.

Tarif : 10 euros / Nombre de place : 10

Réservation obligatoire sur : info@drawinglabparis.com ou au +33 (0)1 73 62 11 17

à toutes les questions des visiteurs.

- Un catalogue d'exposition est édité par le Drawing Lab. Il contient notamment un texte écrit par le commissaire d'exposition.
- Des visites à heure fixe de l'exposition sont proposées les mercredis et samedis à 12h30 et 16h sans réservation.



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, Elisée, une géographie (Île de Trébéron), techniques mixtes, 80 x 90 cm © Collection particulière, Paris



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, Elisée, une géographie (Pyrénées), techniques mixtes, 80 x 90 cm © Collection particulière, Paris

ACCES :

Métro Palais Royal – Musée du Louvre, lignes 1 et 7

Métro Pyramides, ligne 14

Bus 21, 27, 39, 48, 67, 68, 81, 95, Palais Royal – Comédie Française



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, *Elisée, une géographie (Île de Trébéron)*, techniques mixtes, 80 x 90 cm © Courtoisie des artistes



Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, *Suite (Tome 1)*, impression pigmentaire et gouache, édition originale, 60 x 45 cm © Galerie 8+4, Bernard Chauveau -1

x



CLIQUEZ ET DÉCOUVREZ LES FESTIVITÉS TEXTUELLES DES 10 ANS D'AHM

Le voyage extraordinaire de Lamarche et Ovize

✍ Marie-Laure Desjardins

🕒 6 septembre 2017

📍 Dessin, Florentine Lamarche et Alexandre Ovize, Installation, Peinture, Sculpture

Le Grand Café, à Saint-Nazaire, présente actuellement *Nouvelles de Veracruz*. Cette exposition signée Florentine Lamarche et Alexandre Ovize se visite comme on lirait un roman d'aventure. Il est question de voyages, de révolutions, de végétation luxuriante, de chiens errants... Installé à Aubervilliers, le duo d'artistes s'exprime aussi bien à travers le dessin, la peinture que la céramique.

Au rez-de-chaussée du Grand Café, à Saint-Nazaire, se déploie une importe fresque faite de peintures, de dessins, parfois collés ou réalisés à même le mur, d'assiettes en céramique peintes... La pratique de Florentine Lamarche et Alexandre Ovize est foisonnante comme l'univers qu'ils orchestrent. Certaines compositions se répètent, d'autres se transforment au gré de techniques différentes. La répétition se fait jeu et surprise. S'intéressant à la relation entre l'art et l'artisanat, les deux artistes proposent un voyage parsemé de motifs puisés tant dans le quotidien, que dans la culture populaire ou l'histoire des arts décoratifs. Pour *Nouvelles de Veracruz*, ils ont imaginé une rencontre entre l'Anglais William Morris (1834-1896) et le Français Elisée Reclus (1830-1905). Père du mouvement Arts & Crafts, le premier joua un rôle dans l'émergence du courant socialiste britannique et s'inspira des traditions anglaises pour élaborer son vocabulaire plastique. Initiateur de la géographie sociale, pionnier de l'écologie, le second était un anarchiste communard, qui s'est nourri de cultures autres au fil de nombreux voyages. Bien que tous deux aient entretenu une correspondance et projeté de se rencontrer en Islande, c'est par la magie de l'art qu'ils ont été finalement réunis. A travers cette rencontre imaginaire, Lamarche et Ovize s'adonnent à une réflexion sur la dimension révolutionnaire de l'art et la place de l'artiste dans la société. Faut-il puiser dans les traditions de son pays, de sa communauté ? Ou bien aller chercher dans un lointain ailleurs l'inspiration ? Qu'est-ce donc que l'exotisme ? Vu d'ici. Vu de là-bas.

Tendue sur une structure en métal, une sérigraphie sur toile arbore les portraits de Morris et de Reclus à la manière d'un wax mais décoré d'un globe terrestre et de feuilles d'acanthé, comme pourrait l'être de la toile de Jouy. Les artistes s'amuse à distiller ainsi les références. A commencer par le titre de l'exposition qui est à la fois un clin d'œil à l'ouvrage de William Morris, intitulé *Nouvelles de nulle part*, une évocation des liaisons transatlantiques qui reliaient Saint-Nazaire à Veracruz avant la Seconde Guerre mondiale, une référence à la résidence mexicaine durant laquelle les artistes ont réalisé les céramiques exposées. Florentine Lamarche et Alexandre Ovize aiment à croiser les petites et les grandes histoires, celles d'illustres personnages et de gens ordinaires, celles des autres et la leur. Après avoir emprunté l'escalier qui s'honore d'un petit dessin mural au fusain, comme un relai poétique passé entre le rez-de-chaussée et l'étage, un bel espace lumineux accueille les étonnantes céramiques arrivées du Mexique par bateau. Des colonnes et des vases, extraordinaires et délirants, s'offrent au regard. Là encore, des motifs issus de l'histoire de l'art côtoient des figures saisies dans la culture populaire. Masques de catcheur, fleurs, chiens (dans tous leurs états), portraits... Cependant ce n'est pas encore avec eux que les artistes s'éclatent le plus (et par là même nous réjouissent), c'est avec les petits décors de céramique adjoints aux pots, supports et autres réalisations. Citons en vrac, un chien posé sur une brochette délirante, un artichaut digne

de Gulliver, des mégots de cigarette au fond d'un immense pot, un lutin instable au sommet d'une pomme verte, une fillette en jupe remplaçant le bouquet de feuilles d'un ananas, un cornet de glace à l'horizontal qui ne fond même pas, une botte un peu avachie sens dessus dessous... Ce vrai travail fait plaisir à l'œil, à l'esprit, et en plus ne manque pas d'humour.

Lamarche et Ovize_Saint Nazaire





E L E E E



“La maison enchantée”, Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize – URDLA, Villeurbanne (jusqu’au 21/11)

Nov
2014

Par [Elysia](#)
Dans [Expositions, Scènes/expos](#)
DIY, Lamarche-Ovize, ready-made, URDLA

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

Depuis 2006, les jeunes plasticiens **Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize** font création commune. A l’instar de nombreux couples qui évoluent dans l’art contemporain, cette cocréativité les fait avancer. Mieux, elle les galvanise en leur offrant de nouveaux champs d’exploration, des angles diversifiés, de la profondeur et du relief. « *Il y a toujours un moment de désaccord à partir duquel tout se cristallise* », explique Florentine qui ne tarit pas d’éloges sur cette complémentarité. « [...] Avec Alexandre, j’ai trouvé un partenaire contradictoire, et c’est très important car pour moi une forme doit toujours être contredite [...] Etre à deux, cela permet de prolonger la zone critique. » Singularités et différences alimentent une recherche qu’ils investissent comme de véritables enquêtes plastiques. Qu’ils concrétisent ensuite sous forme d’installations, de performances, d’expositions collectives ; parfois d’ateliers. Pierres de taille d’une œuvre globale en perpétuelle transformation, ces installations, ils les pensent, les discutent, les réalisent dans leur vaste atelier de la Seine-Saint-Denis. Un espace de création, de vie aussi. Une base polyfonctionnelle à l’image de ces projets qui les habitent au jour le jour. Ce « *cadavre exquis qui se régénère en permanence au contact de la problématique du quotidien* », cette ruche d’idées mellifères qu’ils évaluent, sélectionnent, mettent en forme dans leurs hérotopies. Sans certitude surtout, mais dans une reconsidération permanente. A ses hérotopies, Alexandre

apporte douce excentricité et décalage, un sens de l’auto-dérision marqué et une approche bien à lui. A double effet cette approche coup de poing, selon ses propres termes, et qui se dilue dans le leurre. Florentine, elle, insuffle son goût pour les univers oniriques et baroques, le croquis, la composition et le détail.

– Techniques d’hétérogénéité et d’hybridation –

A chacun ses terrains de prédilection. Alexandre privilégie l’objet et l’image. Florentine, le dessin. A chacun d’ébaucher, selon sa propre gestuelle, supports et matériaux à partir du réel ou de l’imaginaire. Quelques notes d’intention en amont : de courts textes, des contraintes, des défis. Une combinaison et une alternance du masculin/féminin qui concourt à l’hybridation d’un travail qui, essai après essai, dessine un langage commun. La langue, c’est d’ailleurs l’une de leurs préoccupations. C’est pourquoi ils accordent une attention particulière à la langue des signes. Ce qui les attire : la richesse formelle du lexique, la nature du signe. Image, geste, sculpture et écriture, ils y trouvent condensés là quelques-uns de leurs thèmes de recherche. A cette intention, ils développent une batterie de subterfuges afin de mettre en dialogue, interrelation, association ou opposition certaines facettes de leurs travaux. A commencer par les espaces en présence : l’espace d’exposition, celui des éléments, enfin les infra-éléments. Ses potentialités spatiales, ils les prospectent. Au public ensuite de les appréhender. “*Nous poussons le visiteur à la déambulation plus qu’à la frontalité*”. Un ensemble sans cesse repensé dans des espaces volontairement trompeurs comme chez **Rockenshaub**. Ces espaces intentionnels, Lamarche-Ovize les scénographient dans des narrations fragmentées, dispersées, faisant la part belle au détail, au fragment, aux strates. On vous le disait en préambule, la démarche artistique de Lamarche-Ovize, c’est l’enquête plastique.



– @lemauvaiscoton –

Indices et pistes sont disséminés dans les installations, notamment dans ce qu’en première approche on pourrait prendre pour des sculptures ; au final, qui tiennent bien plus de la marionnette. Antichambre de l’animation – option que ne rejette pas d’aborder un jour à leur façon les deux plasticiens – cette hybridation vise à l’émergence d’interstices à lectures multiples. Parfois humoristiques, souvent poétiques, toujours émouvantes. Des situations emplies de fragilité, d’équilibre précaire, de grâce funambule qui, par éclats, éclairs, touches et correspondances, se révèlent en révélant le minuscule et les petits riens. Ce souffle qui fait battre le quotidien. Une de leurs inspirations, précise Florentine, c’est le travail collaboratif de **Jean Arp et Sophie Taeuber**. La modulation des éléments et leur interactivité sont une des clefs de leurs dispositifs. Dans la liste de leurs pratiques : dissémination, concrétion, suspension, superposition dans un jeu sur l’image, les volumes, la richesse visuelle. Jubilatoire cette richesse qui s’articule autour de la matière, de ses propriétés sur une structure qui s’amuse des antonymes : construction/déconstruction, organisation/désordre, plein/vide. Richesse du fond et de la forme. Richesse des matières : carton, papier, bois, tissu, papier journal, papier Kraft, céramique, métal, dans une réflexion poussée sur la densité, naturelle ou de traitement (transparence, pleins, creux, calques, décalages) et les résistances, en particulier dans les sculptures ready-made ; ces marionnettes dont Alexandre examine les mécanismes.

– Enjeux des jeux –

La forme importe donc pour ce qu’elle fait sens dans son environnement, dans un dialogue avec les autres éléments au cœur des dispositifs. Profusion, foisonnement, stratification, répétition par accumulation, déclinaison, sérigraphie signent aussi l’identité de Lamarche-Ovize. Dans la redondance de couleurs, de motifs, de formes, de signes. L’agrégat de formes naturelles, créées ou artificielles. Collées, assemblées à partir d’éléments récupérés, recyclés. Des objets de toute sorte qu’Alexandre déniche au gré de promenades urbaines. Un critère : que ces objets soient usagés, qu’ils portent trace de vie. Car ce qu’érigent Lamarche-Ovize, c’est bel et bien un art de l’ultra accessible, de l’économique proche de l’art brut, du ready-made, de l’arte povera, du DIY. Un art qui repose sur la préemption, l’expérimentation *in situ* des processus de dégradation naturelle des objets dans une acception inversée de la conservation muséale. Et – paradoxalement, mais sûrement – un art du renouvellement. Un art qui intègre les aléas du réel : échec, erreur, défaillance ; qui démontre le fonctionnement de la machine humaine et du cerveau. En synthèse, leur travail interroge la société de consommation et la place de l’individu. Pour ce faire, ils misent sur un traitement : la ludicité. « *[La] critique ne s’incarne pas dans un discours engagé mais passe par le ludique. L’Œuvre sollicite l’imaginaire du spectateur, son enfance et son innocence perdue. C’est l’éloge du sens par le jeu* » analyse **Mona Hatoum**. Par des processus mentaux (projections, emboitements, reconstructions mentales, associations et reconstitution) au sein de dispositifs qui ne rechignent pas à recourir à des stratagèmes adaptés : cadavres exquis, jeux de pistes etc.... Des jeux

sur les formes, les cadres, les délimitations, les bornes et les marges : feuille, mur, (*Entropía suave de Sarah Bernhardt y El único fruto del amor*); premiers et seconds plans dans un esprit cartoon et cinématographique.

Par certains côtés, leur travail rappelle celui de **Jessica Stockholder** (nature des matériaux, mise en scène, parti-pris chromatique). Leurs inspirations, le couple n'est d'ailleurs pas avare d'en discuter, d'en expliciter l'influence sur leur travail. Ils les indiquent, les commentent, les contextualisent. Dans leurs bagages référentiels, des contemporains : **Richard Tuttle**, **Jean Arp**, **Rockenschaub** et **Martin Kippenberger** pour lui. **Sophie Taeuber** pour elle. On pourrait, en complément, rajouter **Zbyněk Baladrán** et **Mia Pearlman**. Pour l'histoire de l'art : arte povera, esthétique relationnelle, ready-made, culture pop, surréalisme, lowbrow-art. D'autres arts enrichissent leur réflexion. Principalement la littérature, mais aussi le cinéma, la BD à laquelle Florentine emprunte le procédé du story-board, de la narration par case, par bulle ; tous points de départ, clins d'œil ou matière des narrations et des fictions. Sans parler des techniques cinématographiques (focalisations, décadrages, montages) qui diversifient prodigieusement leurs dispositifs.

Comme évoqué précédemment, cette ludicité établit aussi naturellement une passerelle avec le monde de l'enfance, que Florentine réactive par le recours au dessin. Eminement stimulant pour sa plasticité, sa spontanéité, sa simplicité et néanmoins infinie richesse – des matériaux, des signes, des graphèmes – ce monde de l'enfance et ses modes d'expression. « *Ce dessin [qui] revient aux origines* » selon **Ernest Pignon-Ernest**.

- **L'enchantement : un regard, une attitude, une résistance** -

La maison enchantée – exposition visible à l'**URDLA** – tire son nom d'une lithographie de **Rodolphe Bresdin**, graveur du XIX siècle quelque peu tombé dans l'oubli. Le corpus rassemble des pièces uniques (sculptures, dessins, installations) et des estampes réalisées par Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize lors de leurs deux résidences, en 2012 et 2014, à l'URDLA. Ces dernières sont éditées par les ateliers de la rue Francis-de-Pressensé. La maison enchantée ou comment reproduire l'intime dans un espace d'exposition ? C'est ce pari que relèvent Lamarche-Ovize. Cet intime, le couple l'évoque par le biais de symboliques. La porte, d'abord, celle qui ouvre l'expo ; le journal intime, ensuite, exposé en planches dans une logique apparemment aléatoire et sur différents étages (« Diary »).



- @lemauvaiscoton -

Quelques lithos en réunion. Deux lampes qui habillent, et le sol, et l'espace vide. Lamarche-Ovize varient la proposition conventionnelle – une constante dans leur démarche – en utilisant le mur muséal à la fois comme espace de travail et comme support. A l'accrochage attendu des dessins, des estampes s'ajoute une approche plus originale, très personnelle : le dessin à même le mur, à nu, sans délimitation marquée sinon celle de l'espace travaillé et d'arrière-plans en sous-couches. Le mur-page. Le mur semi-animé. Une manière ingénieuse d'habiter, et le mur, et l'espace dans le temps. D'y laisser une trace pérenne à l'exemple de la fresque. Temporalité, trace du quotidien, processus, investissement, tout ça se trouve synthétisé dans le recours à la macule, ces feuilles de passe qui permettent d'effectuer les réglages avant le tirage en lithographie. Cette macule, signe d'une étape et déchet programmé. Cette même macule que Lamarche-Ovize, dans un parti-pris cohérent avec leur travail global, empruntent comme support artistique. Continuité d'une démarche sensiblement véhiculée par ces deux lampes aux abat-jours/filtres vaporeux et cette longue tour bringuebalante, d'une expressivité touchante, à l'émotion décuplée par une matérialité hasardeuse. Image d'une condition humaine qui s'invite sur le mur vierge, en gros plan, dans un paysage crayonné en noir et blanc ; anonyme paysage au cœur duquel pourtant, on le devine, se glissent des indices, ceux de la maison, au milieu des toits et habitats noyés sous l'abondance du végétal. Espace intérieur et extérieur, matériel et spirituel. Comme souvent, Florentine exploite ce qu'elle appelle la notion de déroulé, ce qu'elle apprécie à l'œuvre en littérature chez **Virginia Woolf**.

Le déroulé en croquis, en esquisses, en tentatives de définition d'un quelque chose autour duquel on gravite pour dégager une essence. L'éclairage symbolisé par les deux lampes dans l'espace de déambulation témoigne d'une autre déambulation. Parallèle, celle-là. Celle de la conscience en réglage sur les pièces, à distance, et ces éléments mis en présence à dessein afin que chacun puisse en conclusion tisser son propre enchantement. Cette installation ne fait pas exception à la démarche engagée de Lamarche-Ovize sur le vécu. Ce vécu qui tient sa valeur du regard et de l'attention ; d'une intention et d'une attitude ; d'une volonté sans laquelle la vie n'aurait ni saveur, ni sens. Précieux est l'intime ; nécessaire et en tension en quête d'un idéal harmonique. Le chantier, le noyau de cette exposition, c'est la maison. Ce chez soi, cet en soi et tout contre soi. Cette maison, problématique parfois malheureusement, dans

Fragnière dans “Monsieur Fraize”,
Marc Fraize (m.e.s. Alain Degois (dit
Papy))

laurence belpaume dans Concours
L’Atelier d’Images / Culturopoing :
Evil Dead !!!

AGUILAR Michel dans La crème de
la crème – choix d’albums jeunesse
janvier 2020

eliane perret dans Concours ESC /
Culturopoing : Les maléfices de la
momie de Michael Carreras

Karine Cnudde dans “Monsieur
Fraize”, Marc Fraize (m.e.s. Alain
Degois (dit Papy))

laquelle l'enchantement n'est ni plus ni moins que l'expression d'une volonté, d'une aptitude, d'un positionnement, parfois d'une rage inoffensive, à révéler le poétique, l'intemporel dans le temporel ; beauté de la vie humaine dans l'usage et l'usure. C'est une des pistes que l'on pourrait envisager devant cette belle proposition de Lamarche-Ovize, duo à la démarche vivifiante, inventive et fine. C'en est une. Reste que chacun d'entre nous y projettera ce qu'il veut, des bribes de son propre vécu et d'autres choses de son for intérieur, dans un manège d'imaginaires en projection qui se rencontreront le temps d'une exposition.

A découvrir à l'[URDLA](#) de Villeurbanne jusqu'au 21/11/2014.

(1) in conversation avec **Emmanuelle Lequeux**, mars 2007.

© Tous droits réservés. Culturopoing.com est un site intégralement bénévole (Association de loi 1901) et respecte les droits d'auteur, dans le respect du travail des artistes que nous cherchons à valoriser. Les photos visibles sur le site ne sont là qu'à titre illustratif, non dans un but d'exploitation commerciale et ne sont pas la propriété de Culturopoing. Néanmoins, si une photographie avait malgré tout échappé à notre contrôle, elle sera de fait enlevée immédiatement. Nous comptons sur la bienveillance et vigilance de chaque lecteur – anonyme, distributeur, attaché de presse, artiste, photographe. Merci de contacter Bruno Piszczorowicz (lebornu@hotmail.com) ou Olivier Rossignot (culturopoingcinema@gmail.com).

Lamarche et Ovize Abstracta/Concreta

Jusqu'au 16 février à la Galerie Laurent Godin, 5 rue du Grenier-Saint-Lazare, Paris III^e. tél. 01.42.71.10.66. www.laurentgodin.com

Petite rétrospective d'un jeune duo d'artistes : vivifiant.

D'abord, c'est le geste vivifiant de la découpe. La moquette bleue découpée comme au cutter, comme d'un trait, puis éclatée et dispersée au sol. On en retrouve des bouts dans une sculpture posée pas loin sur son socle, petit agrégat d'éléments si divers, "*un tas de fioritures sorties tout droit de la rue*", qu'on est moins dans un art de l'assemblage que dans l'explosante-fixe. Pas un hasard non plus si des photos, que j'aime beaucoup moins que leurs sculptures, accompagnent l'exposition : il y a dans ces aimantations de matériaux quelque chose d'instantané, une rapidité du faire, la spontanéité plastique d'un duo d'artistes encore tout récent,

encore tout frais. Les deux jeunes artistes Florentine Lamarche et Alexandre Ovize travaillent en duo depuis 2006 seulement. Il y a aussi des gimmicks, un air du temps, d'accord, mais ça fait partie du jeu. Et le jeu ici, c'est le puzzle. L'éloge de la pièce manquante. Si bien que par leur aspect parfois seventies, leurs sculptures me font penser à des magnets géants comme tombés d'une toile participative d'Oyvind Fahlström. Défiguration narrative. Fragments épars d'un récit à trou, short stories dont ils auraient arraché les pages. Lamarche & Ovize viennent après, "after" l'esthétique relationnelle et la démocratie participative. Mais avec les restes, la partie de plaisir continue. **Jean-Max Colard**



CARTE BLANCHE / LAMARCHE ET OVI



> ASBTRACTA-CONCRETA
EXPOSITION DE FLORENTINE LAMARCHE ET ALEXANDRE OVI
À LA GALERIE LAURENT GODIN, PARIS, DU 12 JANVIER AU 16 FÉVRIER.
> SUITE FRANÇAISE
EXPOSITION AUX KRINZINGER PROJEKTE, À VIENNE (AUTRICHE), JUSQU'AU 2 FÉVRIER.



Toulouse : les anciens ne font pas le Printemps

Art contemporain. Le festival pluridisciplinaire vaut surtout pour l'émergence d'une jeune scène française.

Par BRIGITTE OLLIER

QUOTIDIEN : jeudi 27 septembre 2007

Le Printemps de septembre à Toulouse, jusqu'au 14 octobre. Rens. : Fondation Espace Écureuil, 3, place du Capitole, 05 61 21 05 47. www.printempsdesseptembre.com

C'est le monde à l'envers. D'un côté, 25 jeunes artistes français sages comme des images, dispersés en sept lieux sous la houlette d'un duo discret, Marie-Frédérique Hallin et Thierry Leviez. De l'autre, aux Jacobins, 24 artistes internationalement reconnus, refusant la tutelle d'un commissaire et s'agréant autour de l'un des leurs, l'Autrichien Franz West, célèbre pour ses sculptures pneumatiques. Comme ils sont malins, ils ont titré leur projet *Hamsterwheel* («roue de hamster»), histoire de clouer le bec à l'espèce critique, tandis que leurs cadets se sont contentés d'un *Wheeeeel*, aussi claquant que le chant de la pie. Nous sommes à Toulouse, au Printemps de septembre, le festival de la création contemporaine qui fête sa septième édition avec ses fameuses Nuits nomades, toujours réussies, et des expositions dans toute la ville.

Aveuglette. Sur le papier, l'idée paraît séduisante, mais de visu, *Hamsterwheel* déçoit. Il faut imaginer une série d'œuvres probablement singulières, mais sans lien réel, posées là comme par accident. Difficile de comprendre l'enjeu de cette scénographie néodada : peut-être que les commissaires d'exposition, soupçonnés de mauvaises orientations, font parfois mal leur travail, mais certains prévoient aussi la place du public. Là, on se sent exclu de ce petit cercle d'amis. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On avance à l'aveuglette, attiré par les couleurs et les matériaux. Sarah Lucas et son Richard III devenu nain de jardin ; Olivier Garbay et son chevalier en porcelaine tout droit sorti de Barbès ; Paola Pivi et son ours en plumes jaunes ; Una Szeemann et sa vidéo en boucle, *Love Story*, où deux sumotori se frottent aux joies de l'amour courtois, emportés par la douce voix de Miss Springfield.

Place à *Wheeeeel*, donc, et roulez jeunesse... Ce qui frappe d'emblée, avec cette jeune scène française, c'est le désir de prendre possession de l'espace et de faire son nid pour mieux filtrer le monde extérieur. C'est une génération pacifique. Dès l'entrée aux Abattoirs, Sophie Dubosc impose son rideau en plâtre et velours avec une force peu commune. Juste derrière, Sarah Fauguet et David Cousinard ont installé leur *Checkpoint*, où ils s'emploient «à faire jouer le vrai et le faux». Du bois, du métal, des serre-joints, ça bricole dur, y compris chez les frères Chapuisat, coucous notoires, ou avec Stéphane Thidet, fan de Bradbury, dont l'installation, *Refuge*, une cabane où il pleut des trombes d'eau, fait un tabac. «C'est l'inverse d'une autocombustion, dit-il. L'eau est un glissement, c'est comme si j'avais tiré une couverture.»

Pas très loin, des hippopotames en kaolin conçus par Daniel Dewar et Grégory Gicquel se vautrent dans une mare de gris ; leur immobilité est une vraie curiosité, le spectateur recréant de mémoire le lent mouvement de ces herbivores. Surprenant, le joyeux puzzle de Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize, avec *Night Movie*, un ensemble d'objets épars, «comme si on rentrait dans le cadre. Une réflexion autour de l'ellipse, avec des éléments prédéterminés qu'on a construits avant.»

Lynchages. «On a cherché l'ouverture», expliquent les commissaires de *Wheeeeel*, et ça se sent. Aux Abattoirs, comme à la maison éclusière, la peinture est là aussi. Plutôt réaliste avec Armand Jalut, qui «s'essaie à contrarier les clichés» ; immobile pour Katharina Ziemke, dont les tableaux sont envoûtants. Il y a de la vidéo (Vincent Mauger et son vent de poussière qui noie l'écran) ; de la photographie réfléchie (Lukas Hoffmann et Mujesira Elezovic) ; et, à l'espace Croix-Baragnon, un drôle d'artiste multimédia, Mathieu Kleyebe Abonnenc, qui fait littéralement peur. «L'écueil de la représentation» est au cœur de son propos. On est dans le noir, des hommes courent avec des lampes. Sur des cartes postales agrandies, ne subsistent que les spectateurs de lynchages racistes. Les corps ont disparu. C'est comme un écho aux vidéos d'Elise Florenty, chercheuse de sens, qui plonge, elle, dans les blancs de l'histoire.

Cosmic Galerie, Paris

Du 14 mars au 8 avril 2007

Lauréats du prix **Altadis**

Pour la septième année consécutive, Altadis soutient la création contemporaine française et espagnole. Six plasticiens, présélectionnés par Caroline Bourgeois, directrice artistique du Plateau, et Mariano Navarro, commissaire et critique d'art, bénéficient d'une présentation en galerie et de l'édition d'un livre chez Actes Sud. Commençant à la Cosmic Galerie à Paris, l'exposition ira à Madrid chez Salvador Diaz durant le mois de juillet.

Juan López est né en 1979. Malgré son jeune âge, il est déjà l'auteur d'une œuvre dense, tournée vers l'environnement urbain et poétisant les messages commerciaux ou publicitaires. Miki Leal apporte aussi un supplément d'âme à ses peintures figuratives. La couleur glisse, le détail se fait absent, tout comme la recherche d'effet spectaculaire, conférant une douceur et une atemporalité à ses toiles. Pour Manu Arregui, le monde virtuel tend à remplacer la réalité. Il cite souvent Baudrillard dans ses vidéos. Dans *Bonjour Baudrillard*, un personnage virtuel exprime sa détresse existentielle et sa difficulté à assumer sa particularité de petit être technologique.

Côté français, on retrouve un jeune couple qui monte: Florentine et Alexandre Lamarche/Ovize. Partenaires contradictoires (donc moteurs), ils partent souvent de contraintes et aiment que leurs œuvres attirent tout en repoussant le spectateur. Leurs sculptures semblent souvent se dégrader ou être en équilibre fragile. Les sculptures et installations de Sophie Dubosc sont aussi très séduisantes. Ses objets cachent ou se cachent. Elle joue avec les éléments de décor issus du théâtre comme d'épais rideaux de velours qui ne donnent sur rien d'autre qu'un mur de plâtre blanc alors que l'imaginaire du regardeur est déjà loin...

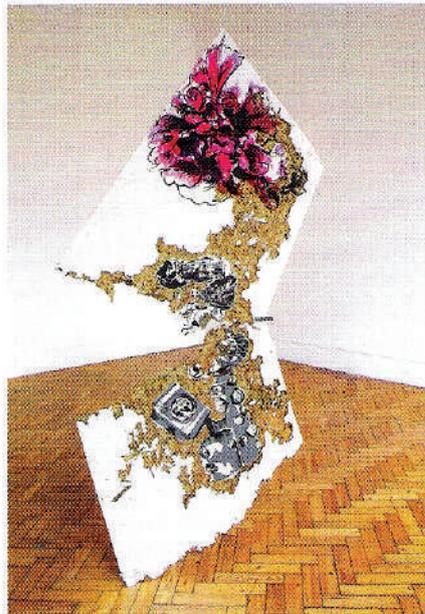
Plus terre à terre, Abraham Cruzvillegas se concentre sur l'économie et le monde agricole à l'aide d'objets courants et usuels. Tous ces jeunes poulains ne sont pas encore reconnus ou introduits sur le marché de l'art. Une bonne raison de s'intéresser à eux. |

Marie Maertens

Voir Prix Altadis Arts plastiques Cosmic Galerie, 7-9, rue de l'Équerre, Paris XIX, tél. 01 42 71 72 73, du 14 mars au 8 avril 2007.

Le nouveau cru d'Altadis

La Cosmic Gallery propose de découvrir le travail des six lauréats du prix Altadis 2006-2007.



Alexandre Ovize et Florentine Lamarche, *Sketch*, 2005, bois et acrylique, 200 x 120 x 4 cm (Cosmic Gallery, Paris).

Comme chaque année depuis 2000, vingt artistes avaient été présélectionnés (par Caroline Bourgeois et Mariano Navarro) pour participer à l'événement, organisé par le troisième plus important fabricant de cigarettes en Europe de l'Ouest, né de la fusion entre la Seita et l'Espagnol Tabacalera. La sélection, franco-espagnole, met en lumière les œuvres d'Abraham Cruzvillegas, Sophie Dubosc et Alexandre Ovize (en binôme avec Florentine Lamarche), qui travaillent en France. Manu Arregui, Miki Léal et Juan López représentaient, quant à

eux, l'Espagne. Les supports d'expression sont variés : Ovize et Lamarche associent peinture et sculpture, Cruzvillegas a imaginé une sculpture-installation, tandis que Dubosc a privilégié la sculpture. Léal a opté pour la peinture, Arregui et López pour la vidéo. Une œuvre de chacun des lauréats sera acquise par Altadis, venant grossir la collection du groupe (à titre indicatif, les prix s'échelonnent de 2000 € à 15 000 €). Chaque artiste sera récompensé par la publication d'un ouvrage bilingue dans la collection Actes Sud/Altadis. Et l'exposition s'installera ensuite à Madrid, à la galerie Salvador Diaz, du 27 juin au 30 juillet. E. P.-L.

« Prix Altadis », Cosmic Gallery - 7-9, rue de l'Équerre, 75019 Paris (01 42 71 72 73 - www.cosmicgallery.com) ; du 14 mars au 8 avril.

Article paru
le 17 novembre 2006

CULTURE

L'essentiel

Photo. Le Quai Branly a sa biennale

Le musée lancera en 2007 la première édition de Photoquai. Cette manifestation photographique, dirigée par Jean-Loup Pivin, créateur et directeur de la Revue noire, présentera du 30 octobre au 25 novembre une trentaine d'expositions qui auront pour vocation de révéler au public les images de nouveaux talents, venant d'Afrique, d'Asie, des Amériques et d'Océanie, avec des commissaires venus de pays non occidentaux. Ambassades, centres culturels, galeries privées seront, avec le Musée d'art moderne de la ville de Paris, la Maison européenne de la photo, l'Institut du monde arabe, la Maison de la culture du Japon et la Cité de l'architecture et du patrimoine, partenaires de cette première édition qui aura la Seine pour fil conducteur.

Les prix photo du Jeu de paume

Ces deux prix, décernés pour la première fois par le ministère de la Culture et le Jeu de paume, ont été remis lundi soir à Jean-Christian Bourcart (prix du jury) et à Jürgen Nefzger (prix du public, 7 000 votants). Chaque lauréat reçoit une dotation de 10 000 euros et bénéficiera d'un catalogue et d'une exposition à l'hôtel de Sully du 24 avril au 3 juin 2007.

Les prix Altadis arts plastiques

Les lauréats, choisis parmi 20 artistes présélectionnés par Caroline Bourgeois, directrice artistique du plateau-Frac Île-de-France, et par Mariano Navarro, commissaire d'exposition espagnol, sont Abraham Cruzvillegas, Sophie Dubosc, Alexandre Ovize et Florentine Lamarche, pour la France, Manu Arregui, Miki Leal et Juan Lopez, pour l'Espagne.

Florentine Lamarche, *Le Lustre*

Dessins à l'encre de chine de paysages urbains. Les noirs et les blancs sont ponctués d'aquarelles colorées. À chaque feuille correspond un paysage urbain. Chacun d'eux comprend une grille sous-jacente, réseau de construction, qui supporte et dissèque. En récurrence dans chacun de ces paysages urbains, un arbre.

Galerie Laurent Godin

19 mars 2006 22 avr. 2006

Réagir (Forum)

Artiste(s)

Envoyer à un(e) ami(e)

Œuvre(s)

Imprimer

Texte

Par Anne Kawala

Des dessins sur un format unique (avoisinant le format raisin) pour des supports de natures variées. Parfois le verre, écho à la vitrine derrière laquelle, sans entrer dans la galerie, le spectateur peut découvrir la pièce de Florentine Lamarche; souvent le papier. Un papier blanc au haut grammage et d'autres plus fins, rouge, orange, vert, jaune, bleu...: tous se côtoient.

Juxtaposés, papier, verre, papier, papier, devant, derrière, nouvel écho à cette vitrine; jamais laissés seuls, les dessins discutent, respirent, parlent aux contraintes de l'espace. Du visible au sous-sol entr'aperçu du dehors, la vitrine n'est plus suffisante.

Dessins à l'encre de chine de paysages urbains. Les noirs et les blancs sont ponctués d'aquarelles colorées. À chaque feuille correspond un paysage urbain. Chacun d'eux comprend une grille sous-jacente, réseau de construction, qui supporte et dissèque. En récurrence dans chacun de ces paysages urbains, un arbre. Un signe, et surtout le dessin d'une matière: l'*arbre* en tant que rythmie d'un environnement visuel quotidien. Son surgissement abrupt dans un espace urbain le rend, ici, repère.

Quels liens entre ce triple espace (dehors, dedans, dessous), ces multiples format raisin et leur agencement mural, les dessins et leur mode opératoire, l'encre noire et l'aquarelle, et enfin ce titre étrange: *Le Lustre*.

Du geste au contexte: la même rigoureuse opération.

Dans ces paysages urbains, l'arbre opère d'une façon identique. Il est

signe. Il encadre, cache, supporte. C'est par ce focus que le paysage se compose, ici, sous le regard de Florentine Lamarche.

Le premier croquis réalisé est une photographie, une notation à vrai dire, rapide et pas même conservée. De là, comprendre le réel par la déstructuration de l'image: une découpe en carrés pour une reconstitution par le dessin. À la surface, les fragments carrés flottent, dérivent et parfois s'agrègent.

Ce mécanisme de reconstruction, rend la verticalité des troncs insuffisante pour faire signe. Ce sont par les écorces, les feuilles que l'arbre devient pivot du paysage urbain. Le signe par la matière.

Traduit par la densité d'une encre noire, les dessins vifs sont ponctuation de l'espace feuille. La trace exhausse en découpant, en incisant vite, avec plaisir, et peut-être aussi avec brutalité.

La matérialité comme pivot: pas seulement la représentation d'un objet, fût-il un arbre. Il y aurait à souligner les aquarelles, plus tendres. Et la nature des supports. Qui permettent une lecture par bond.

La linéarité n'existe plus: regarder est choisir. De multiples compositions, alors, s'offrent. Ne regarder que les surfaces vitrées. Passer de l'une à l'autre. Puis, parce que glissé en dessous d'une vitre, l'orange d'une feuille capte le regard, une autre lecture s'amorce. Ainsi des successions de narrations sans finalité s'enchâssent. Il y a là d'immenses dessins interconnectés desquels la taille serait, à chaque fois, le mur entier.

Le lieu, donc, entre dans la composition de l'ensemble. Comme les contraintes spatiales s'y prêtent, l'immense dessin composé par les unités raisin, se déploie sur plusieurs murs. *Le Lustre* use du dessus et du dessous.

Du visible de l'extérieur à ce qui le devient uniquement à l'intérieur. L'arbre est encore convoqué, ramage visible, fourni, et intouchable — trop haut? derrière la vitrine —, jusqu'aux racines étiolées — contexte urbain oblige? Quoi qu'il en soit c'est la matérialité du représenté qui est interrogée.

Le Lustre

Les cristaux d'un lustre, traversés par la lumière, la diffractent. Apparaissent leurs ombres multiples, déformées, et lumineuses. Cette image, convoquée par le titre, *Le Lustre* n'est peut-être pas la plus adéquate à cet sorte de jeu logique et complexe. Car les oeuvres de Florentine Lamarche ne s'inscrivent pas dans un rapport à la production surnuméraire de l'image d'un objet que son regard aurait traversé.

D'autant moins qu'il s'agit dans sa pratique du dessin, d'un rapport à la matière bien plus qu'à la transparence.

Les dessins et l'agencement de Florentine Lamarche pour *Le Lustre* proviennent d'un *modus operandi*, précis mais déjouable. Car par le dessin, ce sont les rapports connexes et transversaux tel qu'une forme à une matière, un portrait d'un être aimé à un objet quotidien, etc., qui sont exhaussés. Et, de même, si la question de la relation de la construction du dessin à l'agencement d'un ensemble de dessins à un espace reste centrale, le systématisme d'une réponse confortable n'existe pas. Le *modus operandi* décrit ici est à chaque fois réinterprété.

Artiste(s)

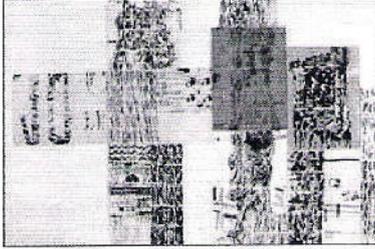
Florentine Lamarche

Née en 1978. Vit et travaille à Paris.

Œuvre(s)

— *Le Lustre*, n.d. Dessins sur supports mixtes.

Florentine Lamarche, *Le Lustre?*



Galerie Laurent Godin
19 mars 2006 – 22 avr. 2006

- ▶ Réagir (Forum)
- ▶ Envoyer à un(e) ami(e)
- ▶ Imprimer

Dessins à l'encre de chine de paysages urbains. Les noirs et les blancs sont ponctués d'aquarelles colorées. À chaque feuille correspond un paysage urbain. Chacun d'eux comprend une grille sous-jacente, réseau de construction, qui supporte et dissèque. En récurrence dans chacun de ces paysages urbains, un arbre.

- ▶ Artiste(s)
- ▶ Œuvre(s)

Texte

Par Anne Kawala

Des dessins sur un format unique (avoisinent le format raisin) pour des supports de natures variées. Parfois le verre, écho à la vitrine derrière laquelle, sans entrer dans la galerie, le spectateur peut découvrir la pièce de Florentine Lamarche, souvent le papier. Un papier blanc au haut grammage et d'autres plus fins, rouge, orange, vert, jaune, bleu: tous se côtoient. Juxtaposés, papier, verre, papier, papier, devant, derrière, nouvel écho à cette vitrine, jamais laissés seuls, les dessins discutent, respirent, parlent aux contraintes de l'espace. Du visible au sous-sol entr'aperçu du dehors, la vitrine n'est plus suffisante.

Dessins à l'encre de chine de paysages urbains. Les noirs et les blancs sont ponctués d'aquarelles colorées. À chaque feuille correspond un paysage urbain. Chacun d'eux comprend une grille sous-jacente, réseau de construction, qui supporte et dissèque. En récurrence dans chacun de ces paysages urbains, un arbre. Un signe, et surtout le dessin d'une matière: l'arbre en tant que rythme d'un environnement visuel quotidien. Son surgissement abrupt dans un espace urbain le rend, ici, repère.

Quels liens entre ce triple espace (dehors, dedans, dessous), ces multiples format raisin et leur agencement mural, les dessins et leur mode opératoire, l'encre noire et l'aquarelle, et enfin ce titre érange: *Le Lustre?*

Du geste au contexte: la même rigoureuse opération.

Dans ces paysages urbains, l'arbre opère d'une façon identique. Il est signe. Il encadre, cache, supporte. C'est par ce focus que le paysage se compose, ici, sous le regard de Florentine Lamarche.

Le premier croquis réalisé est une photographie, une notation à vrai dire, rapide et pas même conservée. De là, comprendre le réel par la déstructuration de l'image: une découpe en carrés pour une reconstitution par le dessin. À la surface, les fragments carrés flottent, dérivant et parfois s'agrègent.

Ce mécanisme de reconstruction, rend la verticalité des troncs insuffisante pour faire signe. Ce sont par les écorces, les feuilles que l'arbre devient pivot du paysage urbain. Le signe par la matière. Traduit par la densité d'une encre noire, les dessins vifs sont ponctuation de l'espace feuille. La trace exhausse en découpant, en incisant vite, avec plaisir, et peut-être aussi avec brutalité.

La matérialité comme pivot: pas seulement la représentation d'un objet, fût-il un arbre. Il y aurait à souligner les aquarelles, plus tendres. Et la nature des supports. Qui permettent une lecture par bond.

La linéarité n'existe plus: regarder est choisir. De multiples compositions, alors, s'offrent. Ne regarder que les surfaces vitrées. Passer de l'une à l'autre. Puis, parce que glissé en dessous d'une vitre, l'orange d'une feuille capte le regard, une autre lecture s'amorce. Ainsi des successions de narrations sans finalité s'enchâssent. Il y a là d'immenses dessins interconnectés desquels la taille serait, à chaque fois, le mur entier.

Le lieu, donc, entre dans la composition de l'ensemble. Comme les contraintes spatiales s'y prêtent, l'immense dessin composé par les unités raisin, se déploie sur plusieurs murs. *Le Lustre* use du dessus et du dessous.

Du visible de l'extérieur à ce qui le devient uniquement à l'intérieur. L'arbre est encore convoqué, ramagé visible, fourni, et intouchable — trop haut? derrière la vitrine —, jusqu'aux racines étouffées — contexte urbain oblige? Quoi qu'il en soit c'est la matérialité du représenté qui est interrogée.

Le Lustre?

Les cristaux d'un lustre, traversés par la lumière, la diffractent. Apparaissent leurs ombres multiples, déformées, et lumineuses. Cette image, convoquée par le titre, *Le Lustre?* n'est peut-être pas la plus adéquate à cet sorte de jeu logique et complexe. Car les œuvres de Florentine Lamarche ne s'inscrivent pas dans un rapport à la production surnuméraire de l'image d'un objet que son regard aurait traversé. D'autant moins qu'il s'agit dans sa pratique du dessin, d'un rapport à la matière bien plus qu'à la transparence.

Les dessins et l'agencement de Florentine Lamarche pour *Le Lustre?* proviennent d'un *modus operandi*, précis mais déjouable. Car par le dessin, ce sont les rapports connexes et transversaux tel qu'une forme à une matière, un portrait d'un être aimé à un objet quotidien, etc., qui sont exhaussés. Et, de même, si la question de la relation de la construction du dessin à l'agencement d'un ensemble de dessins à un espace reste centrale, le systématisme d'une réponse confortable n'existe pas. Le *modus operandi* décrit ici est à chaque fois réinterprété.

Artiste(s)

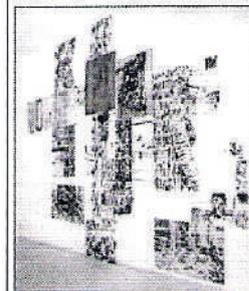
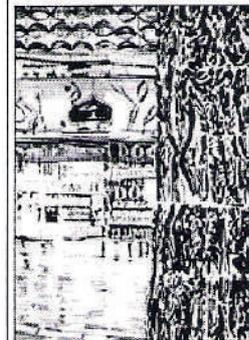
Florentine Lamarche

Née en 1978. Vit et travaille à Paris.

COORDONNEES

Galerie Laurent Godin
5, rue du Grenier-Saint-Lazare
75003 Paris
T. 33 1 42 71 10 66
M^o Rambuteau
Mardi-Sam. 11h-19h
site internet
email

TRAVAUX

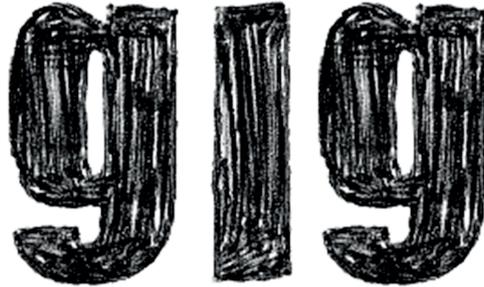


LEGENDES

1. Florentine Lamarche, *Le Lustre*, n.d. Dessins sur supports mixtes.
2. Florentine Lamarche, *Le Lustre*, n.d. Dessins sur supports mixtes.
3. Florentine Lamarche, *Le Lustre*, n.d. Dessins sur supports mixtes.

CREDITS

1. Courtesy galerie Laurent Godin, Paris.
2. Courtesy galerie Laurent Godin, Paris.
3. Courtesy galerie Laurent Godin, Paris.



Contact

Laurent Godin

laurent@laurentgodin.com

Lara Blanchy

lara@laurentgodin.com